

LE

Messenger de la Foi

ET DES BONNES ŒUVRES

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR. DE MONTRÉAL



Le juste vit de la Foi. (Rom. I, 17.)
La Foi qui n'a point les œuvres est
morte en elle-même.
(St. Jacq., ch. II, v. 17.)

MONTREAL

EUS SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, 10 RUE ST. VINCENT
1873

Grandeur du Chrétien, Dignité de son Ame.

(Suite.)

CONSIDÉRATION SUR LE PRIX DE NOTRE AME.

Pour juger du prix de notre âme, il nous faut considérer ce que l'âme est en elle-même, ce qu'elle est aux yeux de Jésus-Christ et aux yeux des Saints.

1^o. — Notre âme est précieuse, parce qu'elle est l'image de Dieu : Dieu, au moment de créer l'homme, s'était proposé de le créer à son image et à sa ressemblance ; essayons de comprendre avec quelle bonté il a su accomplir ce dessein, et nous comprendrons la beauté de notre âme. " Dieu est infini dans sa nature et dans ses perfections ; l'âme, finie dans son essence, est infinie dans ses aspirations et dans ses désirs : infinie par son intelligence, toujours plus avide de connaître à mesure qu'elle connaît davantage ; infinie surtout par son cœur, auquel rien ne suffit, rien ! ni la possession de toutes les richesses, ni la jouissance de tous les honneurs, ni les hommages des hommes, ni l'empire de l'univers entier. Dieu est un, et son unité de nature renferme trois personnes distinctes, qui subsistent sans confusion et sans division de substance : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. L'âme aussi est une, et, dans son unité de substance, elle possède trois qualités distinctes, sans que pour cela son unité soit détruite : l'intelligence, la volonté, la liberté. Comme Dieu, elle connaît quoique dans des proportions infiniment moins parfaites, ce qui a été, ce qui est, ce qui sera. La mémoire lui redit le passé, la réflexion lui livre le présent, et la prévoyance quelque chose de l'avenir. Pour couronner cette ressemblance, l'âme n'a d'autre fin que celle de Dieu même ; en effet, Dieu n'existe que pour lui seul, l'âme n'existe que pour Dieu, il est sa fin et sa destinée dernière."

Le glorieux privilège d'être créée à l'image de Dieu donne à notre âme une beauté dont ne sauraient approcher tout les créatures visibles réunies ensemble. Un

ancien appelle l'âme un océan de beauté ¹. Ste. Thérèse disait que s'il nous était donné de contempler un instant la beauté de l'âme, nous ne pourrions plus avoir de goût pour quoi que ce soit. Nous comprendrons cette parole, si nous voulons nous rappeler que l'âme est l'image de Dieu. Dieu a dû nécessairement faire rejaillir, sur son image, quelques reflets de son éternelle beauté ; de cette beauté qui ravit, enivre tellement les Saints dans le ciel, qu'il leur est impossible de ne pas l'aimer, et qu'ils l'aiment de telle sorte qu'ils ont perdu leur liberté. L'amour en fait d'heureux et glorieux esclaves, qu'il charge de chaînes d'autant plus douces qu'elles sont plus volontaires. Il arriverait quelque chose de semblable sur la terre, si Dieu révélait à nos yeux mortels la beauté d'une âme ; nous serions tellement ravis, que notre cœur aurait peine à suffire à tant d'amour, et ne pourrait aimer autre chose sur la terre. Quelle beauté et quelle grandeur que la beauté et la grandeur de notre âme !... Comment se fait-il que notre corps ait tous nos soins, toutes nos affections, et que nous fassions si peu de cas de notre âme ?

20.— Pour juger du prix de notre âme, il faut considérer l'estime que Dieu en fait, car c'est à lui qu'il appartient de mettre le prix à chaque chose. Comme il est la vérité même, il ne peut jamais se tromper, et son jugement, en ce point aussi bien que dans tout le reste, doit être la règle du nôtre. De plus, comme c'est lui qui a payé et racheté notre âme, c'est à lui de nous apprendre ce qu'elle vaut. Demandons donc à Dieu ce que vaut notre âme, ou plutôt pénétrons par la pensée, dans l'étable de Bethléem, interrogeons cette crèche, ces langes, ces anéantissemens d'un Dieu. De la crèche, allons au Calvaire, demandons à la croix, au sang qui a coulé par torrents, pourquoi ces souffrances, ces ignominies ? Ils nous répondront que c'est pour sauver notre âme. Or, s'il est vrai que le prix d'une chose doive s'estimer d'après ce qu'elle a coûté, il faut convenir que notre âme a une

1 Immensum pulchri pelagus.

valeur que rien ne saurait égaler dans le ciel ni sur la terre.

Elle était vendue au démon.—Dieu l'a rachetée, mais à quel prix ? Ce n'est pas au poids de l'or et de l'argent ; qu'est-ce que l'or et l'argent, quand il s'agit de payer une âme ? il a fallu du sang, non pas le sang d'un ange, d'un séraphin, mais le sang d'un Dieu. "Que vaux-tu, demande saint Bernard, que vaux-tu, sang d'un Dieu ? Que vaux-tu avec la plénitude de la divinité ? Celui qui me la révélerait m'aurait révélé le prix de mon âme ; car enfin, quand je vois la vie et le sang d'un Dieu entrer dans le prix de mon salut, j'ai droit d'en conclure que mon âme vaut la vie et le sang d'un Dieu." Ainsi notre âme est si chère au cœur de Dieu, qu'il a donné, pour la racheter un prix infini ; elle est si grande à ses yeux que l'enfer seul peut punir l'attentat qui la corrompt, et le ciel seul peut récompenser l'effort qui la sanctifie.

3e. — Estime que les saints ont faite de leur âme.— Si nous voyions tous les citoyens d'une ville travailler avec ardeur à l'acquisition d'une perle précieuse ; les uns se réduire à un jeûne rigoureux pour amasser de quoi l'acheter, les autres sacrifier leur fortune, leur repos, leur vie même pour la posséder ; nous penserions avec raison que cette perle est d'un bien grand prix. — Croyons donc que rien au monde n'égale la valeur de notre âme, car, pour sauver la leur, les Saints ont tout sacrifié : les sciences, les richesses, les plaisirs, la santé, la vie même les préoccupaient faiblement. Mais fallait-il sauver leur âme ? ils *donnaient tout, et ils se donnaient eux-mêmes*¹. Les uns châtaient leur corps et le réduisaient en servitude ; les autres se purifiaient dans des larmes qui ne tarissaient plus, ceux-ci livraient leur corps aux flammes, leurs membres aux dents des bêtes, leur tête aux bourreaux : ceux-là renonçaient à leur couronne, à leur fortune, à leurs amis, à leurs parents, et se condamnaient à la pauvreté, à l'exil, à la solitude du désert ; tout cela pour sauver leur âme.

1 II Corinth., VI, 10.

Saint Paul estimait tellement une âme, qu'il disait être prêt à tout sacrifier et à se sacrifier lui-même pour l'âme de ses frères. Cette parole a retenti dans tous les siècles ; c'est elle qui a jeté et jette encore, tous les jours, les missionnaires au milieu des sauvages, loin de leur patrie, de leur famille, pour sauver des âmes. Ils ne croient pas les payer trop cher quand ils peuvent les sauver au prix de toutes les privations, de toutes les souffrances ; au prix de leur vie même. Voilà ce qu'est une âme aux yeux des Saints ; quelle estime faites-vous de la vôtre ?

O mon Dieu, que j'ai peu compris, jusqu'ici, l'excellence de mon âme ! comme je suis couvert de confusion, en voyant l'estime que vous en faites, l'estime qu'en ont fait les Saints, et le peu de cas que j'en fais ! Vous mourez pour sa délivrance de l'esclavage du péché et je ne cesse de l'assujettir à de viles passions ; vous donnez votre vie pour la sauver, et moi, je n'ai pas le courage de m'imposer le plus léger sacrifice ! Mon Dieu ! je déplore à vos pieds ma coupable indifférence, et je vous conjure de bénir la résolution que je prends aujourd'hui de tout sacrifier au salut de mon âme. Ainsi soit-il.

Les Premières Années du Sacerdoce de Pie IX.

Ce fut donc au milieu d'un peuple d'orphelins, et non parmi la haute société romaine, que le jeune Mastai, ordonné prêtre, se plut, durant le cours de ses laborieuses études, à chercher des délassements pour sa pensée toujours active, pour son esprit toujours appliqué.

En l'envoyant ainsi, comme son ange visible, auprès de la misère, prise à son point de départ, Dieu voulait de bonne heure dilater son cœur, afin qu'il pût un jour, embrasser dans sa paternelle affection l'humanité tout entière. Or le jeune lévite ne dissipa point les prémices de cet avenir sublime. Avant d'être appelé au saint ministère, il ne s'était présenté à la *Tata-Gia-*

vanni que comme simple bienfaiteur et à titre de pieux catéchiste ; l'humilité lui suggérant tout bas, que sa jeunesse et son inexpérience n'avaient autre chose à faire qu'à s'édifier des saints travaux des autres, au lieu d'être appelé à les modifier ; mais quand il eut été ordonné prêtre et qu'on eut comblé les désirs de son cœur, en lui confiant la direction de l'hospice, encore à ses débuts, alors, rendu responsable d'une partie du bien qui pourrait être omis ou négligé, il crut devoir changer de conduite et mettre immédiatement en relief le concours de ses lumières et le résultat de ses observations.

Au reste, l'œuvre de Giovanni Borgi avait besoin qu'une intelligence éclairée vint la prendre résolument à cœur. Le brave maçon¹, il est vrai, avait fait, de son côté, tout ce qu'il pouvait entreprendre pour la rendre prospère, mais il ne lui était réservé qu'une gloire : celle d'ébaucher pour ainsi dire, le bien, mais non de le conduire à la perfection. Or, à peine l'abbé Mastai était-il institué son humble collaborateur, que l'établissement parut se transformer et faire place à une œuvre nouvelle. On divisa l'hospice en plusieurs chambres, régulièrement disposées, et décorées chacune d'un nom de Saint. Des ecclésiastiques dévoués et des laïques charitables furent invités à venir y développer chaque soir, les fondements de la religion et les premiers éléments de la science. Aux notions indispensables de lecture, d'écriture et de calcul, que Giovanni Borgi s'était fait un devoir et un plaisir d'enseigner lui-même, il fut décidé qu'on ajouterait la connaissance de la géométrie et du dessin linéaire ; l'ornementation, la peinture et l'architecture. Une discipline à la fois indulgente et sévère dut veiller à la pureté des mœurs, à la correction des caractères, au développement des inclinations heureuses de tous les orphelins. A mesure que l'âge venait mettre dans leurs bras la force, dans leur intelligence le discernement nécessaires pour se rendre déjà utiles, un homme vertueux eut mission de leur procurer des places d'appren-

1. C'était Giovanni Borgi lui-même.

tis dans la ville, et de se rendre de temps en temps chez leurs différents maîtres pour s'informer de leurs progrès et de leur bonne conduite. Il fut enfin réglé qu'ils auraient accès dans l'établissement jusqu'à leur vingtième année et que de cette époque, entièrement façonnés à toutes les vertus civiles et chrétiennes, ils devraient se suffire à eux-mêmes dans la vie publique, en exerçant la profession à laquelle ils s'étaient vouée aux frais et sous la surveillance de la *Tata-Giovanni*.

L'abbé Mastai, le saint rénovateur de cet heureux hospice, ne se borna pas à commander : il eut encore le mérite et c'est là sa plus grande gloire, d'agir par lui-même. C'est ainsi qu'on le vit se rendre aussi familier avec ses chers orphelins qu'un père avec ses enfants ; il se mêlait à leurs jeux, il mangeait à leur table, il leur montrait à lire, il les habillait de sa propre bourse. Allez à Rome, on vous montrera encore, avec tout le respect qu'on met à visiter un sanctuaire, la chambre, véritable asile de pauvreté évangélique où pendant sept années, il reposa près de leur sommeil innocent. On vous montrera l'humble siège autre trésor maintenant de la ville éternelle, où il allait s'asseoir chaque soir pour faire tomber, comme une bienfaisante pluie du ciel, des paroles d'amour et d'espérance dans l'âme de ces petits êtres que la vie semblait n'avoir acceptés qu'avec colère, et que le monde repoussait avec dureté loin du banquet de ses joies. On vous montrera aussi un vaste et beau jardin où, sous de jeunes arbres et parmi de belles fleurs, les orphelins de la *Tata-Giovanni* vont passer de temps en temps les heures de loisir qui séparent leurs études. Demandez comment il se fait que cet emplacement soit devenu le but de leurs promenades et le lieu de leurs récréations ; on vous répondra que Pie IX possédait là une maison et qu'il la fit abattre, voulant que ses jeunes protégés vissent y respirer à l'aise et au soleil du bon Dieu, eux qui n'ont plus pour soleil ni pour brise le souffle et le regard d'une mère ¹.

1 Alcyoni.

Fête de Dimanche Prochain.

Dimanche prochain, premier jour du mois du Sacré-Cœur et fête de la Pentecôte, à l'Eglise de N. D. office Pontifical. Monseigneur Fabre chantera la Grand'Messe à 10 heures. Dans l'après-midi les Vêpres, auxquelles officiera encore Mgr. Fabre, commenceront à 3 heures précises. Le chant des Vêpres sera suivi du sermon de clôture du mois de Marie; et, après le sermon, Monseigneur bénira la bannière et le cœur de *vermeil* qui doivent être envoyés comme présent et comme prière au sanctuaire béni de N. D. de Lourdes. Ensuite se fera la procession du premier dimanche du mois en l'honneur de la Ste Vierge. Le cortège ordinaire de la Statue de Marie sera, ce jour-là, augmenté de la légion blanche des petites filles de la première communion: on portera à cette procession la bannière nouvelle, et le cœur nouveau que tout le monde pourra ainsi contempler et saluer. La consécration à la Ste. Vierge, se fera au retour de la procession, et le salut solennel du T. S. Sacrement terminera dignement cette belle cérémonie. Nous n'avons pas besoin de dire, venez! c'est le premier office pontifical célébré à N. D. par le nouvel évêque: ce sera la consécration de deux objets de piété chers à notre cœur; il y en a plus qu'il n'en faut pour exciter l'empressement de tous.

ANNONCES

Vendredi, le 30 du courant, ouvertures des 40 heures, à la Congrégation de N. D. à Montréal.

Dimanche, le 1 Juin, ouverture des 40 heures, à St. Hubert.

On recommande aux prières les Associés de l'*Union de Prières*, décédés depuis la dernière publication:

Chs. Hubon dit Tourville; Pierre Mathieu, Ecr. N. P.; Jos. Boniface Roch; Paul Gaudry; Veuve Jos. Trudel; Louis Couillard; Veuve Toussaint Papineau dit Montigny.

Prix du Numéro, un centin.— En vente chez les Libraires.